

A Tripoli, dans les vestiges d'un « eldorado » pétrolier

Malgré le chaos ambiant, des centaines de milliers de travailleurs étrangers survivent grâce à des petits boulots.

Par Frédéric Bobin (*/journaliste/frederic-bobin/*) (Tripoli, envoyé spécial)

LE MONDE Le 23.08.2017 à 10h46 • Mis à jour le 23.08.2017 à 17h55



Abderahmane, 19 ans, est arrivé en Libye en 2013. Il vit dans un ghetto pour les collecteurs de déchets juste à côté du centre de tri. Il attend d'avoir suffisamment d'argent pour rentrer dans son pays d'origine, le Niger Crédits : SAMUEL GRATACAP POUR "LE MONDE"

C'est un camp de fortune, niché sous l'autoroute traversant le quartier de Bab Ben Ghashir, au cœur de Tripoli. Omar Hassan, Nigérien de 36 ans, casquette bleu nuit vissée sur la tête, fait visiter le logis de brique et de broc où s'entassent avec lui une vingtaine de migrants. Du linge pend sur des fils. Aux abris en ciment se sont greffées des cabanes en bois – toit recouvert de toile de jute, de paille et de branchages. Dans le capharnaüm de la courette de sable mêlé de graviers s'étalent des objets variés : bouteilles de plastique, sandales hors d'usage, radiateur électrique rouillé ou carcasse de réfrigérateur transformée en armoire en plein air.

Omar Hassan travaille dans une entreprise de collecte de déchets et il revient souvent à Bab Ben Ghashir avec quelques découvertes. Les autres pensionnaires du baraquement sont ses collègues. La plupart sont des Nigériens. On trouve aussi quelques Bangladais, migrants d'Asie égarés dans les tourments de cette Libye en plein chaos. A sa manière, la petite communauté de Bab Ben Ghashir illustre un aspect moins connu de la présence de migrants en Libye, occulté par le flux de contrebande d'êtres humains vers l'Italie : la migration de travail. « *Je suis venu en Libye tenter de gagner de l'argent, raconte Omar Hassan. A Niamey [capitale du Niger], je voulais monter un commerce de textile mais je n'avais pas assez de capital.* »

Lire le premier épisode de notre série sur l'enfer migratoire de la Libye : « En Libye, nous ne sommes que des esclaves » ([/afrique/article/2017/08/16/en-libye-nous-ne-sommes-que-des-esclaves_5172760_3212.html](http://afrique/article/2017/08/16/en-libye-nous-ne-sommes-que-des-esclaves_5172760_3212.html))

A la veille de la révolution anti-Kadhafi en 2011, ces travailleurs immigrés, attirés par le dynamisme d'une économie alors riche de sa rente pétrolière, ont représenté jusqu'à 700 000 personnes – 10,4 % de la population. Et encore ne s'agissait-il que de ceux qui étaient en situation régulière. En y ajoutant les étrangers non déclarés, le total des immigrés en Libye a oscillé, selon certaines sources, entre 2 et 2,5 millions – autour d'un tiers des habitants du pays. Dans l'« eldorado » libyen de l'époque, l'offre d'emplois manuels ou qualifiés était abondante. Ainsi, l'essentiel du personnel médical était originaire d'Asie ou d'Europe de l'Est, comme l'avait mis en évidence l'affaire dite des « infirmières bulgares » emprisonnées par Kadhafi.



Dans un ghetto pour les collecteurs de déchets juste à côté du centre de tri. Ce Nigérien termine sa journée de travail épuisé de fatigue. Certains de ces hommes n'ont plus de salaire depuis six mois : « La Libye, c'est fini, il n'y a plus d'argent ici ! » Crédits : SAMUEL GRATACAP POUR "LE MONDE"

Cette époque paraît révolue. Au lendemain de la révolution de 2011, recul de l'économie et incertitudes sécuritaires se sont conjugués pour faire fuir – en partie – ces immigrés ou décourager les vocations. L'Organisation internationale pour les migrations (OIM) a identifié et localisé en mai près de 400 000 migrants présents dans le pays. Les officiels de l'OIM reconnaissent toutefois que le chiffre réel est supérieur, se situant probablement dans la fourchette de 700 000 à 1 million de personnes. Un nouveau courant migratoire s'est manifesté dans le chaos post-révolutionnaire, celui drainant des candidats au départ vers l'Europe. Cette migration de transit existait déjà sous Kadhafi, mais elle mobilisait surtout des Africains de l'Est.

Avec la multiplication des réseaux de passeurs après 2011, le flux vers l'Italie s'est amplifié en puisant dans de nouvelles sources, principalement en Afrique centrale et occidentale. L'émergence de ce nouveau courant brouille la frontière entre migration de travail et migration de transit. Les nouveaux venus, moins encadrés dans des filières de passeurs que leurs devanciers, multiplient les haltes en Libye et travaillent ponctuellement pour financer l'étape ultérieure de leur traversée.

Fragilité économique

Le nombre de migrants motivés par la seule recherche d'un travail n'en demeure pas moins important. L'OIM estime, sur la base d'entretiens réalisés avec des migrants, que 58 % d'entre eux

tiennent la Libye pour leur « *pays de destination* ». En dépit du désordre économique ambiant, des opportunités de travail existent toujours, les Libyens rechignant aux tâches manuelles. Ainsi aperçoit-on dans les villes libyennes des Africains subsahariens ramasser les poubelles, carrosser les routes, s'échiner sur les chantiers de construction. Tunisiens et Marocains, eux, œuvrent dans la restauration et les hôtels.

Cette migration de travail mobilise surtout des ressortissants de pays voisins de la Libye, en particulier l'Égypte, le Tchad et le Niger, la relative proximité favorisant le retour au pays. Dans son baraquement de Bab Ben Ghashir, Omar Hassan illustre parfaitement ce profil. Chaque jour, de 8 heures à midi, il sillonne Tripoli pour en nettoyer les rues. Il aurait bien voulu rester en Libye le plus longtemps possible mais voilà que le climat se durcit, et le Nigérien réfléchit. Depuis neuf mois, il n'a pas été payé. Son employeur – privé – travaille pour le compte d'administrations qui n'honorent pas leurs factures, il ne peut donc payer ses salariés.

En attendant, Omar et ses amis survivent en recyclant des objets récupérés dans les poubelles. Ainsi de ces sacs de pain rassis revendus à des familles pour nourrir leurs poules. Quant à renvoyer au Niger les maigres économies conservées, l'affaire est devenue compliquée, voire impossible, avec les dysfonctionnements perturbant le secteur financier en Libye.



Mohamed, Nigérien de 27 ans, est arrivé en Libye en 2015. Pour survivre, à Tripoli, il collecte les déchets. Crédits : SAMUEL GRATACAP POUR "LE MONDE"

A cette fragilité économique s'ajoute l'insécurité quotidienne. A trois reprises, Omar a été enlevé dans la rue, jeté de force dans une voiture. Ses agresseurs l'ont délesté de son argent et de son téléphone avant de le relâcher à l'autre bout de la ville. Fort heureusement, l'affaire en est restée là. Assis à ses côtés, les Bangladais du baraquement de Bab Ben Ghashir narrent une histoire plus grave : quatre de leurs compatriotes sont kidnappés depuis plusieurs semaines. Ils seraient apparemment détenus à Zouara non loin de la frontière tunisienne. Leurs geôliers réclament aux familles une rançon de 50 000 dinars (environ 5 500 euros). « *On a peur ici, dit Omar. Il y a trop de bandits et trop d'armes. Après 20 heures, on n'ouvre plus la porte à personne.* »

Un tel sentiment de vulnérabilité bouleverse les projets des migrants vivant en Libye. « *L'absence de stabilité, de sécurité et d'Etat de droit, la crise économique, les abus et l'exploitation généralisés poussent certains migrants (...) qui souhaitaient pourtant rester en Libye (...) à tenter de gagner l'Europe* », souligne un rapport du Haut-Commissariat pour les réfugiés des Nations unies, coécrit par la société Altai Consulting et le cercle de réflexion Impact Initiatives. « *Parmi les Nigériens de Libye, beaucoup songent à rentrer au pays à cause de la crise économique mêlée à l'insécurité, confirme Omar Hassan. Ou à prendre la mer vers [l'île italienne de] Lampedusa. Là-bas, on sait*

qu'on sera au moins nourri. »